

De son vrai nom Abū l-Walīd Muḥammad ibn Aḥmad Ibn Ruṣd, Averroès (1126, Cordoue-1198, Marrakech) est le personnage de plusieurs histoires : médecin, juriste, cadī, philosophe et commentateur d'Aristote, il est à la fois l'héritier des grandes figures de la pensée gréco-arabe, puis par la traduction, la diffusion et l'usage de ses œuvres, l'une des sources majeures des cultures médiévales juive et latine. Mais de ce maître, la Scolastique fit aussi un scandale. Pour des siècles, en Europe, Averroès sera le père insensé d'une théorie dégradante et antireligieuse sur l'homme. Le livre parle de cela.

1

Le suspect

« Qu'on dise ce qu'on veut,
moi j'exècre l'opinion d'Averroès
plus que le diable ! »

P. POMPONAZZI, *Questio de immortalitate animae*¹.

C'est presque trop évident. Comme il y eut une « difficulté » de la psychanalyse², il y eut une difficulté de l'averroïsme. Avant Copernic, avant Darwin, avant Freud, il y eut cet Arabe, Averroès, l'auteur d'une pensée folle sur l'intellect de l'homme. Quelle pensée ? Trois thèses : l'intellect est séparé, il est un, il est éternel.

Il est séparé par essence, dit Averroès : c'est un être coupé des corps, des hommes, et subsistant autonome à la verticale des têtes. Il serait un, ensuite, car il est sans matière et que la matière multiplie : c'est l'intellect unique de l'espèce humaine, l'intellect commun, sans nom, une seule puissance dont tous les hommes feraient le partage.

Enfin, il serait éternel. Averroès y voit une Intelligence inengendrée, incorruptible, la dernière d'un cosmos lui-même sans naissance et sans fin où chacun, limité dans son corps périssable, serait précédé d'un Esprit devant lui survivre indifféremment.

Aux yeux des adversaires latins, tout cela faisait un désastre.

Qu'y lisait-on ? Fondamentalement, la ruine de la rationalité personnelle, qu'une formule, tel un contre-slogan exorbitant, venait résumer : « L'homme ne pense pas. »

Dans cette double insulte, à l'espèce comme à l'individu, la morale, la politique et la religion devenaient caduques. Plus de bons, plus de méchants ; plus de personnalité, d'intimité, d'auteur, d'acteur, plus de moi, plus de toi : rien ne se concevait plus et les humains, décentrés, dissous dans un *cogitatur* global, comme absorbés, refluant dans le Tout, y perdaient conscience et liberté.

Voilà sa doctrine, diront les jésuites de Coïmbre : un monstre si effroyable que les forêts de l'Arabie n'en ont jamais produit de plus grand.

Pétrarque, déjà, condamnait un « chien enragé », « ce poison d'Averroès parlant sans réfléchir, son vacarme venimeux, les crachats lancés de sa bouche puante à la face du ciel »³.

Et Duns Scot, sentencieux, avait été plus radical encore : Averroès, « ce maudit⁴ », que devait lui valoir cette chimère d'une conscience centrale, non seulement blasphématoire, révoltante, mais insensée et pour tous inintelligible ? D'être excommunié du genre humain⁵.

Avant les vexations cosmologique, biologique, puis psychologique, il y en eut donc une autre, touchant à l'essence humaine, d'autant plus violente qu'aucune secousse du même genre ne l'avait annoncée : la vexation du *noûs*, de l'intellect, la vexation *noétique*. Averroès en est l'origine.

C'est lui qui porte le coup de cette première blessure narcissique faite à l'humanité.

Mais si cette humiliation peut expliquer le choc et la violence de la réaction, elle nous laisse devant un spectacle curieux : l'histoire.

Pourquoi l'averroïsme, sitôt apparu, sitôt récusé, n'a-t-il pas disparu ? Pourquoi le *De unitate intellectus* de Thomas d'Aquin n'en fut-il pas en 1270 le livre noir et le point final ? S'il s'agissait d'un délire, impie autant qu'absurde, pourquoi le *monopsychisme* ne fut-il pas définitivement balayé au lendemain de son apparition ? Et quand même il eût survécu, pourquoi est-ce Averroès qu'on agite encore à Utrecht, dans les années 1640, pour perdre Descartes⁶, ou pour confondre Kant en Allemagne à la fin du siècle suivant⁷ ? Pourquoi Leibniz, Bayle ou Herder⁸, alors qu'est morte et vidée la scolastique elle-même, en font-ils une ressource, continuent-ils d'y voir un repoussoir ? Pourquoi, en somme, y eut-il en l'averroïsme toujours pire que Spinoza ?

On s'étonne ainsi que les Latins aient pu sembler si longtemps à portée de ses coups. Averroès transparait en arrière comme une peste sournoise prête à réveiller ses rats. Qu'est-ce qui aura justifié cette énergie négative, spectrale, l'insistance de cette présence bâtarde ? D'où vient que l'averroïsme et son pendant, l'anti-averroïsme, aient duré malgré tout, dans une histoire active qui mêle fascination et rejet ?

Cela tient à ceci, qui fera la thèse de ce livre : la difficulté du système d'Averroès, *tel que ses opposants le reçoivent, l'alimentent, le lèguent*, n'est pas celle d'une pure extravagance, en tout extérieure à la latinité qu'elle vient heurter ; ce n'est pas celle d'une nouveauté exotique, dérangeante en surface, mais dont comme d'un monstre on se détourne aisément ; ce n'est pas cela.

L'averroïsme fut difficile parce qu'il est une figure – son prototype, peut-être – de ce que Freud appelle *das Unheimliche*, « l'inquiétante étrangeté » ; Averroès fut difficile, continûment scandaleux, toujours criant sous le scalpel venu le démembrer, parce qu'il est aux Latins qui le lisent, c'est-à-dire à tous, *étrangement inquiétant*⁹.

NOTES

1. P. POMPONAZZI, *Questio de immortalitate anime*, éd. P. O. KRISTELLER, « Two Unpublished Questions on the Soul of Pietro Pomponazzi », *Medievalia et Humanistica*, 9 (1955), p. 85-96, ici p. 93 : « *Dicat autem quisque quicque vult, ego magis abhorreo opinionem Averrois quam diabolum.* »
2. Voir S. FREUD, « Une difficulté de la psychanalyse », in *L'inquiétante étrangeté*, Paris, Gallimard, 1985, p. 173-187 ; cf. S. FREUD., « Résistances à la psychanalyse », in *Résultats, idées, problèmes. II*, Paris, PUF, 1985, p. 125-134.
3. PÉTRARQUE, Lettre sans titre, in *Opera omnia*, Bâle, 1554, p. 812 (« *ille canis rabidus Averrois* ») ; ID., *Le repos religieux*, I, 7, 12, Grenoble, Jérôme Millon, 2000, p. 111.
4. Voir DUNS SCOT, *Opus oxoniense*, IV, dist. 43, q. 2.
5. Cf. l'article « Averroès » dans le *Dictionnaire historique et critique* de P. Bayle, 1740, 5^e éd., Amsterdam-Leyde-La Haye-Utrecht, p. 386 (E) – le propos sur les « forêts de l'Arabie » est prêté à « certains » (cf. *Conimbricenses*, In *II De anima*, chap. 1, q. 7, art. 2 : « *alii vero hoc eius figmentum monstrum vocarint quo nullum maius Arabum sylvae genuerint* »). Les exemples d'insultes lancées contre Averroès sont nombreux : « monstre d'homme », « secrétaire de l'Enfer », etc. ; on en trouvera plusieurs à la fin du livre de Renan, *Averroès et l'averroïsme* ; retenons Pomponazzi (m. 1525), lequel écrit de la doctrine d'Averroès qu'« en plus d'être par elle-même très fautive (*falsissima*), elle est aussi inintelligible (*inintelligibilis*) et monstrueuse (*monstruosa*) » (*De immortalitate animae*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, chap. 4, p. 21).
6. Voir les références données dans le chap. 8, « Cet homme est possédé ».
7. Outre la référence à Herder de la note suivante, voir le texte de Karl Arnold Wilmans écrit contre Kant en 1797, *De similitudine inter mysticismum purum et Kantianam religionis doctrinam*, relevé par Ph. Merlan dans son *Monopsychism, Mysticism, Metaconsciousness. Problems of the Soul in the Neo-Aristotelian and Neoplatonic Tradition*, La Haye, Nijhoff, 1963, p. 131.

8. Pour Leibniz (sur lequel on revient en note dans le chap. 11, « Un pour tous. Confusion des êtres, transfert des pensées »), voir ses *Essais de Théodicée*, § 7-10, et ses *Considérations sur la doctrine d'un esprit universel unique* (1702) ; pour Bayle, voir son article « Averroès » déjà cité – on y trouve cette dénégation superbe : « Présentement, écrit Bayle à propos d'Averroès, son autorité est nulle, et personne ne perd du temps à le lire » (p. 387 [F]). Pour Herder, voir Johann Gottfried HERDER, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, éd. M. Bollacher, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1989, p. 338 : « *Auf diesem Wege der Averroischen Philosophie, nach der das ganze Menschengeschlecht nur Eine und zwar eine sehr niedrige Seele besitzt, die sich dem einzelnen Menschen nur Teilweise mitteilt, auf ihm soll unsere Philosophie der Geschichte nicht wandern* » ; cf. KANT, *Compte rendu de l'ouvrage de Herder* : « *Idées en vue d'une philosophie de l'histoire de l'humanité* », in *Opuscules sur l'histoire*, trad. S. Piobetta, Paris, GF-Flammarion, 1990, p. 121-122 : « On lit p. 212, écrit Kant à propos du livre de Herder : “si quelqu'un venait dire que ce n'est pas l'individu mais l'espèce qui reçoit une éducation, il tiendrait à mes oreilles un langage incompréhensible. En effet le genre et l'espèce ne sont que des concepts généraux et ils n'ont d'existence que dans les individus. C'est comme si je parlais de l'animalité, de la minéralité, de la métallité en général pour les parer des attributs les plus somptueux mais qui seraient contradictoires dans les individus... Ne laissons pas notre philosophie de l'histoire s'aventurer sur les sentiers de la philosophie d'Averroès.” »

9. On conserve ici par tradition la traduction de *das Unheimliche* par « l'inquiétante étrangeté », qui est discutable. Le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis propose simplement : *L'inquiétant*. On pourrait dire aussi : *L'inquiétant familier*. Freud, quant à lui, signale comme équivalents français : « inquietant, sinistre, lugubre, mal à son aise ».